

dire autrement que les écoles instituées, il a pris l'initiative, offert un salubre exemple d'indépendance dans une foule de questions intéressant l'avenir de la médecine ; il a été le premier à secouer le joug de la routine imposé par les âges antérieurs.

En général, dépassant les Arabes dans l'interprétation exacte des auteurs anciens, des Latins et des Grecs, propageant, sans relâche, les ouvrages des grands maîtres, restaurés, rendus par lui ou par son actif concours à la fidélité originale du texte, il a remis en honneur Hippocrate et Galien.

En indiquant la nécessité d'une réforme dans la matière médicale, il a favorisé le développement d'une thérapeutique plus rationnelle ; je ne dis pas qu'il a eu le mérite de la créer. Son désir, sa volonté de la soustraire aux principes des Arabes, lui a dicté les premières recherches, les premières études faites en France et en Europe sur la matière médicale indigène.

S'il n'a pas personnellement détruit beaucoup de préjugés et d'erreurs, il a la gloire d'en avoir préparé la ruine par l'esprit d'analyse, d'indépendance *relative*, qui règne même dans ses écrits les plus médiocres. Arrêté dans sa marche progressive par sa confiance trop absolue en Galien, il a été dirigé moins par les vues d'une critique large et franche en toutes choses, que par des aspirations, des tendances libérales très-incomplètes et cependant inconnues jusque-là, parmi nos pères, dans le monde-scientifique.

Comme l'a si éloquemment exprimé M. Paul Sauzet, président de l'Académie de Lyon : il faut le juger en se rappelant les nuages qui obscurcissaient son horizon, et non pas à la lumière éclatante du soleil qui, plus tard, s'est levé sur sa tombe.

C'est en suivant les traces de Champier, en usant du libre examen qu'il avait contribué à faire prévaloir (sans oser toutefois le mettre en pratique dans toutes